

Créatures célestes

Régis courrait presque lorsqu'il entra dans l'étroit poste de pilotage du *Petit bonheur la chance*, il faillit trébucher sur les fortes jambes de la géante Svetlana dépassant du dessous d'une console latérale. « Encore en train de bricoler, miss la bidouille ! » lâcha-t-il alors qu'il s'affalait sur le siège usagé du copilote, le sien. L'ignorant, la jeune femme continua son trafic la tête dans les circuits. Régis haussa les épaules et profita du spectacle, détaillant le corps athlétique de sa commandante moulé dans une combinaison standard avec un sourire narquois.

« Arrête de mater, dit-elle en ressortant à l'air libre, et affiche sur l'écran mural principal ce que renvoie ce circuit. »

Régis s'exécuta, des petites étincelles animèrent les câbles où Svetlana avait travaillé et une image de piètre qualité montrant une épave dérivant en contre jour sur le fond constellé de la voie lactée. Face à cette apparition soudaine, Régis sursauta et se retourna vers sa camarade : « est-ce lui ? »

— Je pense... mais je n'ai pas encore eu le temps de scanner son nom. »

Chose qu'ils tentèrent.

Le navire était dans un sale état, la coque trouée laissant apparaître la structure des entreponts et le mobilier dont la fixation avait résisté au choc de la décompression explosive. Au bout de quelques minutes d'auscultation, son nom se détacha de la noirceur de la coque : il s'agissait bien du vaisseau qu'ils recherchaient : le *Star trooper*. Ils poursuivirent leur analyse qui confirma le délabrement avancé dont souffrait la nef antique. Tout en analysant les détails de la carcasse, Régis annonça d'une voix teintée de déception : « Je ne crois pas qu'on en trouvera... depuis trois siècles, ils ont dû disparaître. »

— Ces rafiots étaient destinés à survivre en autarcie très longtemps. Il est bien possible que des zones étanches aient hébergé un écosystème minimal nécessaire à leur survie.

— Oui, peut-être, mais je crois que la dépressurisation les aura tous tués. Quand tu vois l'état de la coque, ça a dû remuer à l'époque.

— Le seul moyen de savoir, c'est d'y aller en personne. »

Sur ce, Svetlana se pencha vers la console de contrôle et programma le pilote automatique pour qu'il maintienne le *Petit bonheur la chance* à quelques dizaines de mètres de leur cible. Ensuite, elle tourna les talons et elle sortit du poste de pilotage : direction le sas de sortie. Régis la suivit.

Une fois sur le tarmac, Brutus posa son baluchon et admira les couleurs chatoyantes zébrant la carlingue de la navette orbitale. Sa première affectation en orbite. Des années qu'il en rêvait. En murmurant, il prononça lentement le nom inscrit en lettres fluorescentes au sommet des deux dérives : *ES Star trooper*. Il resta un long moment là, à admirer sa navette et à rêver d'aventures identiques à celles qu'il avait lu dans les livres antiques de E.E. "Doc" Smith, Isaac Asimov ou Edmond Hamilton. Du coup, il n'entendit pas arriver le bosco il sursauta de dix bons centimètres lorsque ce dernier lui hurla : « Garde à vous ! Matelot ! Cessez de rêver. On n'est pas dans un opéra spatial, ici, alors au trot jusqu'au transbordeur ! »

Brutus reprit son sac et s'élança à petites foulées.

Il arriva près de l'engin épuisé, surpris par sa taille qui avait rendu son éloignement imperceptible. C'est en sueur qu'il s'installa dans les sièges inconfortables, et la fatigue couplée aux secousses de leur accélération lui fit rendre son petit déjeuné. Mauvais point pour

le premier contact avec ses supérieurs. Néanmoins, il se rassura en constatant que son cas n'était pas isolé.

L'arrivée en impesanteur ajouta à son malaise et n'arriva pas, à son grand désespoir, à apprécier la vue spectaculaire — par écrans plasma interposés — du croiseur scintillant qui grossissait, entouré de la nuée drones d'entretiens orbitaux.

Bien que l'arrimage fût viril, il loua le destin qu'il arrive si tôt car il reprit des couleurs avec le retour de la pesanteur — engendrée par le champ gravitationnel artificiel du navire. En quelques secondes, il devint à nouveau bon pour le service, trop heureux de ne pas souffrir de claustrophobie en découvrant les coursives exiguës se déployant à partir du sas d'embarquement.

Le premier jour de sa nouvelle vie pouvait commencer.

Régis détestait se déplacer en exosquelette. Au contraire de Svetlana qui semblait maîtriser la lourde combinaison avec aisance, lui ne cessait de heurter tout ce qui dépassait, de casser ou de renverser, bref, il symbolisait la maladresse. Du coup, décidé à rester le plus longtemps possible à la surface de l'épave, il laissait sa collègue explorer les salles susceptibles d'être connectées à une « bulle d'air », si tant est que ce concept ait un sens dans le vide spatial. Pour l'instant, il se contentait d'attendre qu'elle repère un caisson pressurisé adjacent à la salle qu'ils venaient d'explorer pour lui amener le sas portatif ; il se le traînait depuis deux bonnes heures déjà et il commençait à prendre en grippe son fardeau. Désireux de ne pas lutter pour passer l'enchevêtrement de tôles de ce tronçon — passage difficile, même pour Svetlana — il espérait qu'elle rentre bredouille.

Mais elle trouva.

« Ca y est, j'ai quelque chose... tu peux venir. »

Dans ses écouteurs, la voix de Svetlana était considérablement déformée, les mots étaient si brouillés qu'ils en devenaient presque incompréhensibles. Régis prit le sas portatif dans les grandes pinces de son exosquelette et commença sa pénible descente vers les entrailles du navire.

A la vue des poutrelles s'entrecroisant dans cet espace chaotique, il se demanda si Svetlana n'avait pas choisi délibérément cette pièce pour le gêner dans ses évolutions. Il savait pourtant sa collègue imperméable à tout machiavélisme, mais la petite voix fourbe dans son crâne ne cessait de lui susurrer ces pensées malsaines ; dans l'environnement confiné de sa combinaison, sa respiration résonnait et donnait encore plus de puissance à ses efforts déjà considérables, ce qui entraînait une recrudescence de sa paranoïa. Bien que son exosquelette décuple ses forces, se mouvoir en impesanteur sans pouvoir utiliser ses rétrofusées demandait une dépense physique digne d'une compétition sportive ; Régis se demanda comment Svetlana avait pu tenir deux heures sans émettre le moindre signe de fatigue ou d'épuisement.

« Je vois le faisceau de ta lampe frontale, entendit-il grésiller dans ses écouteurs, fais attention aux corps. »

A peine eut-elle fini de parler que Régis sursauta et son rythme cardiaque s'emballa ; il se retrouvait face à un cadavre congelé, le visage boursoufflé en était défiguré jusqu'à la plus extrême horreur. Malgré tout, les traits de ce malheureux ne trahissaient aucune panique... la mort l'avait fauché si vite qu'il n'avait même pas dû se rendre compte de son agonie. Derrière lui, trois autres corps dans le même état étaient coincés entre deux poutres de métal.

« Je me demande ce qui est arrivé à ce navire, lança Régis alors qu'il sentit les battements frénétiques de ses tempes diminuer.

— Tu sais, à cette époque, les réseaux neuronaux utilisés pour calculer les sauts hyperspatiaux manquaient de fiabilité. »

A bord du croiseur, Brutus apprécia la pesanteur artificielle alimentée par les deux puissants réacteurs antimatière. Du coup, il resta jovial lors des formalités d'embarquement et jubila lorsqu'il apprit qu'en tant que technicien d'entretien des câbles d'hyper vitesse, il aurait droit à une cabine à un lit qu'il partagerait avec son binôme ; ainsi, comme il serait rare qu'ils soient tous deux en même temps dans l'espace exigü qui leur était alloué — une caractéristique de ces navires de combat en espace profond — il disposerait d'un peu d'intimité, un luxe sans prix ici.

Malgré tout, il dû faire face à une petite déception.

Ce que les manuels, les documentaires et les fictions ne montraient ni ne citaient, c'est l'odeur nauséabonde de transpiration et de crasse que le système de recyclage de l'air dissipait mal. Bien obligé de faire avec, il suivit le matelot chargé de dispatcher son groupe — composé de sept nouveaux venus, dont trois bleus qui vivaient là leur première affectation, lui compris. Ils parcoururent les coursives tentaculaires et alors qu'ils ne livraient que le premier élément de leur troupe aux mains de son équipe, Brutus compris qu'il était perdu et que ses premiers temps en ce lieu seraient dominés par l'apprentissage de l'orientation. Heureusement pour lui, son poste de travail jouxtait son lieu de vie.

Arrivés à l'étape finale où il prenait ses quartiers et laissait le reste du groupe s'en aller s'éparpiller dans les entrailles du vaisseau, Brutus connut sa plus grande désillusion. Il découvrit une couche couverte de déchets et de saletés d'où émanait un remugle puissant. A terre, chez ses parents puis à l'académie, il avait pris l'habitude d'une douche quotidienne et de draps compilés tous les deux soirs dans le nano générateur familial ou celui de la buanderie de l'internat ; du coup, il s'installa sur la pointe des pieds dans la petite pièce, constatant avec horreur la présence de cancrelats grouillants sur les tuyauteries qui tapissaient le plafond et faisaient paraître la cabine pour un local technique.

Brutus inspira avec dégoût, posa son baluchon sur la minuscule table après en avoir éparpillé le tas d'immondices sur le sol et jeta un regard circulaire désespéré sur l'endroit où il passerait ses cinq prochaines années.

N'ayant pu déterminer laquelle des deux armoires métalliques était occupée, et laquelle était libre, il s'assit sur l'unique lit, défait et rempli de déchets d'emballages de biscuits, et le visage dans les mains, il se mit à pleurer en silence ; mais personne ne passa pour le voir craquer et ce fut bien la seule chose qu'il apprécia.

« Fais attention ! » Lâcha Svetlana furibonde, alors que Régis s'étalait de tout son long pour la troisième fois en deux minutes de progression dans le *Star trooper*. « T'es un vrai bulldozer.

— C'est cette putain de matière spongieuse... Y en a de partout.

— Maintenant, tu sais que ça glisse, alors assures-toi de garder ton équilibre à chaque pas. Avec un coéquipier pareil, lança-t-elle en s'éloignant, je n'ai pas besoin de trompette pour annoncer ma venue. Merci la discrétion. »

Régis se releva avec peine alors que Svetlana disparaissait au coin du couloir. Il réfréna l'envie de lui crier de l'attendre, sachant que les liaisons radio en leurs casques suffiraient à transmettre un murmure. Du coup, il grommela un « tu pourrais m'attendre » emplis de reproches ; « Nous n'avons plus de temps à perdre » l'entendit-il répondre, « retourne au sas, je t'y rejoindrais.

— Hors de question que je te laisse les affronter seule !

— Ok, essaie de me suivre alors. » Conclut-elle ironique. Mais Régis ignora la pique et il se releva donc, avec peine ; pas après pas, il avança avec l'impression de progresser sur une patinoire. Si encore il avait pu enlever son casque, mais la menace biologique dans cet environnement — pourtant suffisamment riche en oxygène — leur imposait la conservation rigoureuse de l'étanchéité des scaphandres. C'était cette mousse mutante associée à son manque d'expérience en combinaison spatiale qui le déstabilisait à chaque pas, elle avait proliféré dans cet environnement autarcique en se nourrissant des fibres synthétiques apportées par le mobilier, les dallages et les plaques des cloisons. Du coup, il y en avait de partout, profusion qui risquait de masquer leur cible, même s'ils lui marchaient dessus.

Après avoir franchis le coude formé par la courbure, Régis eut la confirmation que Svetlana ne l'avait pas attendu. Il appela pour essayer de la convaincre de faire le chemin à deux mais elle ne daigna pas répondre.

En conséquence, il continua sa marche fastidieuse sans aide.

Une demi heure plus tard, il se reposait contre la paroi, épuisé par tant d'efforts, le recycleur de sa combinaison luttant pour désembuer sa visière : il transpirait trop. Il admirait Svetlana qui arrivait à progresser sans difficulté apparente ; il imaginait son enfance dans les froides contrées sibériennes à l'origine de son aisance sur ce sol glissant. La buée se dissipait à peine lorsqu'il entendit un bref crissement de ses écouteurs vite transformé en un grésillement ininterrompu. Il appela Svetlana à plusieurs reprises sans obtenir d'autre réponse que ce bruit blanc monotone.

Encore aveuglé par les résidus de condensation, il se leva et trouva l'énergie de progresser. Quelques mètres plus loin, son système de déshydratation rendit l'âme, entraînant une cascade d'avaries car sa combinaison n'était pas faite pour supporter tant d'humidité. La loi de Murphy venait de s'inviter. Abattu, Régis céda et enleva son casque, prêt à mourir sous les assauts d'un microbe de cet écosystème ; mais l'air ambiant n'avait rien de toxique, du moins dans l'immédiat. Seule l'odeur restait insupportable.

Désireux de fuir cette jungle orbitale, il accéléra le rythme espérant arriver assez tôt pour porter secours à sa coéquipière.

Trois semaines que Brutus croupissait à fond de cale, coincé entre ses sommeils de plomb lui permettant à peine de récupérer, et l'entretien de son secteur pour permettre au *Star Trooper* d'enchaîner les sauts à travers l'hyperespace. En vingt-et-un jours de campagne aux marches de la Voie Lactée, Brutus avait appris à regretter son engagement ; il ne verrait pas de planète exotique et il ne discuterait pas avec des extraterrestres aux modes de pensée atypiques. Bref ! Cloué dans son local, il ne voyait même pas l'extérieur.

Il rêvait de contempler un ciel étoilé.

Afin de ne pas succomber à la dépression qui le guettait, et ne désirant pas se bourrer d'antidépresseurs à l'instar de son binôme, il passa sa frustration et sa peine dans un abrutissement accru dans le travail. Quand il ne suait pas sur les câbles d'hyper vitesse, il s'acharnait à rendre son aspect humain à la cabine qu'il partageait et il traquaient — impitoyable — les cancrelats qui croisaient son chemin. Ranger ce dépotoir où il dormait entre ses périodes de travail ne fut pas une mince affaire ; qui plus est, son coéquipier lui rendait la tâche difficile en salissant ce qu'il nettoyait. Désordonné et négligeant à force de subir ce destin de forçat, ce dernier laissait derrière lui un chaos que Brutus avait de plus en plus de mal à supporter. Malgré tout, en deux semaines, il réussit à rendre plus humains leurs quartiers.

Ainsi, une fois la saleté évacuée, la présence de cafards se fit plus aiguë malgré les quelques pièges placés et les nombreux individus exécutés. Brutus se doutait bien que leur

nombre ne variait pas trop, tout navire digne de ce nom étant équipé de drones miniatures chargés de traquer les nids dans les recoins les plus reculés du navire. Mais l'endroit propre et ordonné, il ne voyait plus qu'eux et gardait le sentiment intolérable que leur nombre s'était multiplié.

D'ici peu il craquerait.

Il avait toujours détesté cette vermine inutile, et là, de les voir jour et nuit le rendait fou. Un matin où il était mal luné, il en repéra un cavalier le long du système d'hyper propulsion. Discret et en silence, retenant sa respiration, il prit une clef anglaise et s'approcha de l'intrus. Il frappa de toutes ses forces et le rata. L'outil alla se planter dans un compresseur au moment même où la machinerie se mit à ronronner, signe qu'un saut imminent approchait.

Brutus n'eut pas le temps d'appuyer sur le bouton d'arrêt d'urgence du moteur de saut.

La déflagration fut si soudaine qu'il ne réalisa pas qu'il mourait.

Désintégré.

Morte. Il l'avait trouvée étendue face contre sol, empalée sur une poutrelle métallique affleurante au plancher qui avait cédé sous ses pas. Il avait essayé en vain de la dégager, de ramener son corps vers leur vaisseau. Las, il avait renoncé et s'en était retourné vers l'accès à ce caisson de vie perdu au beau milieu du *Star trooper*.

Pendant son parcours de retour, il n'avait cessé de marmonner des injures envers ce navire maudit et il avait oublié le but de leur mission : retrouver des cafards, source de bonne fortune lors des sauts à travers l'hyperespace d'après la légende populaire devenue dogme officiel ; depuis l'extinction de ces insectes, des expéditions de recherche des anciennes épaves avaient été lancées, dans l'espoir d'y retrouver des individus susceptibles de former une nouvelle souche mère. En effet, il était de notoriété publique que les nefs des siècles passés grouillaient de ces animaux. Du coup, quand après avoir remis le casque de sa combinaison spatiale, Régis vit un cancrelat gambader sur la visière, à l'intérieur, il décida de le ramener avec lui.

Maintenant il refermait le sas de sortie du *Petit bonheur la chance* au bord de l'asphyxie, son système de survie ayant donné des signes de faiblesses à mi chemin entre l'épave et son navire.

La pression n'était pas encore complète qu'il prit le risque d'enlever son casque. Il préférait l'embolie consécutive d'une exposition à un air sous pressurisé à la suffocation qu'il ressentait. Il laissa son casque rouler au sol et il s'effondra sur le dos, reprenant lentement son souffle. Au mur, il vit trois lames s'engouffrer dans la gaine de ventilation en luttant contre le jet d'air.

Ensuite, il se leva bien après la fin de la mise en pression du sas et alla se changer.

Ce qu'il vit ne lui plut guère.

Il ne savait pas à quelle variété de champignon ou de mousse il avait eu affaire dans l'épave, mais c'était probablement un organisme endogène au milieu qu'il venait de quitter précipitamment ; et cette bestiole était vorace, elle avait grignoté la moitié du boîtier de survie de sa combinaison. De plus, le vide spatial ne semblait pas avoir beaucoup endommagé le spécimen et quelques minutes de plus dans l'espace auraient suffi à confronter Régis à une décompression explosive.

C'est en passant par le labo pour analyser un échantillon qu'il découvrit la plaque verte qui lui recouvrait l'arrière du dos. Il s'ausculta grâce aux équipements sophistiqués du bord et découvrit que cette substance biologique avait anesthésié son sens du touché. Il était contaminé et rongé de l'intérieur.

Accablé, il alla s'asseoir sur le siège de pilotage du petit patrouilleur.

Il programma une destination qu'il espérait aussi lointaine que possible de la sphère d'expansion humaine et lança la procédure de saut suivie immédiatement par un sabordage des moteurs du navire. Enfin, il diffusa dans l'alimentation d'air un poison neurotoxique très puissant et il attendit la mort.

Peu avant de sombrer dans l'inconscience, il vit les cafards tournés vers les ordinateurs de saut, les antennes gigotant face aux coordonnées de destination qui changeaient ; et seul l'un d'entre eux semblait incommodé par le poison auquel Régis succombait.

FIN

Créatures célestes
Cyril Gazengel